



HAL
open science

Les militants écologistes des années 1970 à la recherche d'une anthropologie politique de la nature

Alexis Vrignon

► **To cite this version:**

Alexis Vrignon. Les militants écologistes des années 1970 à la recherche d'une anthropologie politique de la nature. Jérôme Lamy; Romain Roy. Pour une anthropologie historique de la nature, Presses Universitaires de Rennes, pp.253-265, 2019. hal-03937785

HAL Id: hal-03937785

<https://hal.science/hal-03937785v1>

Submitted on 13 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les militants écologistes des années soixante-dix à la recherche d'une anthropologie politique
de la nature¹

Introduction

Il n'est pas rare que les réflexions sur les liens entre nature et politique soient en France regardées avec suspicion ; caricaturées comme une aspiration au retour à la bougie², voire au monde des cavernes³, assimilées à une pulsion réactionnaire telle que celle qui a animé le régime de Vichy⁴, celles-ci paraissent donc durablement disqualifiées. La parution en 1992 du *Nouvel Ordre écologique* de Luc Ferry est sur point particulièrement révélatrice : réduite par l'auteur à l'écologie profonde, la démarche écologiste est présentée comme profondément antimoderne, dans la mesure où elle voudrait étendre les droits de l'homme à la nature toute entière, voire totalitaire comme le suggère le chapitre consacré à la protection de la nature sous le III^e Reich⁵.

Cependant, cette réticence à penser de manière positive les liens entre nature et politique n'est pas, comme on l'a parfois cru, la preuve d'un désintérêt structurel de la France à l'égard de cette question. Ainsi, l'étude du militantisme écologiste des années soixante-dix, au moment où cette nébuleuse émerge dans la plupart des pays industrialisés, révèle une configuration intellectuelle très différente et une réflexion poussée autour d'une « anthropologie politique de la nature »⁶. Par cette expression, nous désignons l'idée que la transformation profonde des rapports entre l'homme et la nature est cruciale à la fois pour résoudre la crise écologique mais aussi pour changer la société.

Dans le cadre de cet article, nous avons choisi de nous intéresser non pas aux intellectuels proches de ces mouvements⁷ mais aux militants engagés dans les luttes sur le terrain et,

¹ Texte à paraître dans Jérôme Lamy (dir.), *Anthropologie historique de la nature*, Rennes, PUR, 2016.

² Il semble que cette image, appelée à être reprise à de nombreuses occasions au cours des années soixante-dix, ait été imaginée par Georges Pompidou pour commenter ce que proposait à ses yeux le Club de Rome. Cf. Laurent Samuel, « Commentaire », *Bulletin de liaison n°11 – supplément à Survivre...et Vivre*, n°12, s.d., p. 10.

³ Georges Marchais, *Parlons franchement*, Paris, Grasset, 1977, p. 119, cité par Guillaume Sainteny, « Le Parti communiste français face à l'écologisme », *Pouvoirs*, n°70, septembre 1994, p. 150.

⁴ Les recherches historiques sur cette question attestent pourtant d'une relation très ambivalente du régime de Vichy à l'environnement. Cf. Chris Pearson, « La politique environnementale de Vichy », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2012/1, n°113, pp. 41 *sqq.*

⁵ Luc Ferry, *Le Nouvel Ordre écologique*, Paris, Grasset, 1992, pp. 209 *sqq.*

⁶ Cet article est largement tiré de ma thèse de doctorat. Cf. Alexis Vrignon, *Les mouvements écologistes en France (fin des années soixante – début des années quatre-vingt)*, Université de Nantes, sous la direction de Bertrand Joly, 2014.

⁷ Outre Serge Moscovici, récemment disparu, on peut penser à Bernard Charbonneau et Jacques Ellul, dont les biographies croisées font l'objet d'une thèse menée par Sébastien Morillon (*Jacques Ellul et Bernard*

parfois, dans la participation aux élections. Dans cette perspective, l'anthropologie politique de la nature n'apparaît pas comme un système de pensée homogène ou univoque mais bien plutôt comme une série de réflexions et de débats dont le dénominateur commun est la volonté de réarticuler les rapports entre nature et société.

Après avoir présenté ce qui fonde l'unité relative de ce mouvement, trois grands débats mobilisant les militants seront successivement analysés, définissant ainsi les contours mouvants d'une anthropologie politique de la nature alors à peine émergente. Ils porteront sur l'ambivalence de la technique, sur l'existence éventuelle de lois de la nature applicables à la transformation de la société puis sur la place accordée à la nature dans le cadre du processus de politisation du mouvement.

I. Les militants écologistes des années soixante-dix, un questionnement partagé

Les recherches historiques les plus récentes montrent que les individus n'ont pas attendu les années soixante-dix pour s'émouvoir des conséquences environnementales et sanitaires de l'industrialisation, allant parfois jusqu'à remettre en cause un modèle de développement⁸. Néanmoins, les années 68 se distinguent des périodes précédentes par la cristallisation d'une démarche politique et militante qui recueille dans la société un écho rarement atteint auparavant.

Dès cette époque, le champ de l'écologisme et de la protection de la nature se distingue par la diversité, voire le foisonnement, des positions de ses différents acteurs⁹. Par ailleurs, loin de constituer un mouvement uni au sein d'une structure commune, l'écologisme français, dès ses origines, apparaît très éclaté entre des fédérations d'associations (les Amis de la Terre), des groupes antinucléaires, des collectifs électoraux, des groupes néo-naturistes (Nature et Progrès) ou encore des périodiques militants (*Survivre et Vivre*, *Le Sauvage*, *La Gueule Ouverte*). Dans cette perspective, on ne saurait parler d'un mouvement unifié aux frontières claires et reposant sur une doctrine explicite faisant consensus.

Charbonneau : une pensée commune au fil du siècle (1910-1996), sous la direction de Laurent Vidal, université de La Rochelle) ou encore à André Gorz.

⁸ Charles-François Mathis, *In Nature We Trust*, Paris, PUPS, 2010, pp. 343 *sqq* ; Arnaud Baubérot, « Aux sources de l'écologisme anarchiste : Louis Rimbault et les communautés végétaliennes dans la première moitié du XX^e siècle », *Le Mouvement Social*, 2014/1, n°246, pp. 63 *sqq*.

⁹ Carole Waldvogel, *Imposer « l'environnement »*. *Le travail révélateur des associations alsaciennes (1965-2005)*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2011, pp. 14 *sqq*.

Il ne saurait être question ici d'exposer la diversité des orientations et des positions politiques des militants qui se reconnaissent dans l'écologisme des années soixante-dix¹⁰ ; sont ici désignés comme écologistes l'ensemble des militants se reconnaissant dans une critique de la société industrielle et du productivisme faisant de la transformation des rapports entre la nature et l'homme une question clé dans la transformation de la société.

Néanmoins, quelle que soit leur orientation politique ou leur sensibilité, les écologistes ont pour dénominateur commun de dénoncer la tendance de la société industrielle à ravalier la nature au rang de simple réservoir de ressources et cherchent donc à la réhabiliter pour en montrer le caractère essentiel.

Philippe Lebreton, l'un des animateurs du mouvement, par ailleurs professeur de biologie à l'université de Lyon, est particulièrement impliqué dans cette réflexion et souhaite redonner à la nature une dignité qui lui est propre. Dans cette perspective, celui-ci oppose la nature non pas à la culture mais à l'artifice, défini comme ce qui est directement issu de la main de l'homme. Ainsi, « la modeste églantine de nos haies me paraît plus belle, car plus vraie, que les créations des horticulteurs qui, par leur caractère artificiel, relèvent d'une autre esthétique, ne pouvant être qualifiée de naturelle sous peine de malhonnêteté intellectuelle »¹¹. La nature se définit ici par son altérité qui en ferait la valeur alors que l'artifice ne serait qu'une copie abâtardie, un reflet caricatural et grossier des activités humaines.

Dès lors, de la même manière que l'exploitation de l'homme par l'homme est désormais condamnée, Philippe Lebreton considère qu'il faut maintenant étendre ce respect de l'autre à la nature. Cette idée de respect pour les réalisations de la nature, dont l'authenticité et la qualité dépasseraient celles des artefacts humains, est inspirée par les réflexions d'écologues tels que Barry Commoner pour qui la nature est infiniment plus complexe que ce que l'homme sera en mesure d'inventer¹². Dans cette perspective, toute intervention humaine serait une sorte de perturbation maladroite d'un équilibre instable qu'il ne faudrait envisager qu'avec la plus grande prudence.

Si Philippe Lebreton envisage la relation de l'homme à la nature sous l'angle du respect, Brice Lalonde semble quant à lui plus sensible au sentiment amoureux, déclarant que « si je

¹⁰ Sur ce point, nous nous permettons de renvoyer à notre thèse de doctorat (Alexis Vrignon, *Les mouvements écologistes, op. cit.*) ainsi qu'à Bruno Villalba, « La genèse inachevée des Verts », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1997/1, vol. 53, pp. 85-97.

¹¹ Le professeur Mollo-mollo, « A propos, qu'est-ce que la nature ? », *La Gueule Ouverte*, n°2, décembre 1972, p. 3.

¹² Michael Egan, *Barry Commoner and the science of survival*, PHD in philosophy in history, Washington State University, 2004, pp. 111 *sqq.*

veux défendre la nature, c'est parce que je l'aime »¹³. Cette sensibilité se fonde là encore sur une interprétation de l'écologie scientifique qui lui a enseigné qu'il est néfaste de chercher à mettre la nature à distance et « qu'il faut sans cesse faire l'effort de s'admettre comme partie de la nature »¹⁴. Sous une forme poétique que l'animateur des Amis de la Terre affectionne particulièrement, celui-ci invite donc à prendre acte des conséquences politiques voire anthropologiques de la notion d'écosystème.

Fustigeant l'anthropocentrisme qui caractérise la relation de la société industrielle à la nature, les écologistes sont ainsi assez réticents à employer le terme « environnement »¹⁵ et cherchent à mettre en valeur les multiples liens de dépendance et de complémentarité qui unissent l'homme et la nature.

Les écologistes s'attachent dès lors à définir une voie susceptible de remettre en cause cette tendance à l'artificialisation du monde, et ainsi renouer un lien plus authentique entre la nature, les hommes et la société. Cette aspiration commune, qui fonde l'unité relative de la nébuleuse, n'est pourtant pas exempte de controverses et débats qui font de l'anthropologie historique de la nature un objet constamment remis en cause.

II. L'atome, le soleil et les écologistes. La place de la technique face à la crise écologique

La critique de la technique comme agent d'artificialisation du monde ont longtemps alimenté chez les apôtres du progrès et de la modernité l'idée d'une hostilité caricaturale et sans réserve des écologistes au progrès technique au nom de la préservation d'une nature vierge. Les écologistes ont ainsi été décrits comme une bande de naïfs, inconscients des besoins croissants en électricité du pays ou encore d'irrationnels obscurantistes animés par une crainte superstitieuse de la technologie¹⁶. Certes, il est indéniable que beaucoup de communautés rurales du début des années soixante-dix se sont illustrées par un refus des technologies modernes et une aspiration à un retour à la terre qui supposerait la redécouverte

¹³ Brice Lalonde, *Sur la vague verte*, op. cit., p. 56.

¹⁴ *Ibid.*, p. 54.

¹⁵ *Ibid.*, p. 50.

¹⁶ Une telle volonté de discrédit est caractéristique des pensées technophiles comme le démontre François Jarrige, *Technocritiques. Du refus des machines à la contestation des technosciences*, Paris, La Découverte, 2014, pp. 9-10.

de l'art de vivre au temps jadis. Cependant, bien que médiatisées du fait de leur radicalité, ces positions apparaissent très minoritaires¹⁷.

De fait, le regard porté par les écologistes sur la technique apparaît beaucoup plus ambivalent que leurs opposants ne veulent bien l'admettre dans la mesure où celle-ci peut aussi bien conduire au triomphe de la société industrielle qu'à l'établissement d'une médiation positive entre l'homme et la nature.

La perception du statut de la technique par les écologistes est à cette époque indissociable de la contestation antinucléaire qui conforte chez leurs adversaires l'idée d'une opposition irrémédiable de cette nébuleuse au progrès technique. Or, il est nécessaire d'aller plus loin dans l'analyse pour constater que l'énergie nucléaire est perçue comme l'aboutissement d'une démarche anthropocentrique qui rompt les liens unissant l'homme à la nature.

Sous la plume des écologistes, la centrale nucléaire se mue en une sorte de Moloch se nourrissant de matières infiniment toxiques pour en engendrer d'autres, plus dangereuses encore, suscitant l'apparition de zones abiotiques étendues¹⁸. Ce faisant, ces installations tranchent le lien qui doit unir toute chose à son écosystème, menaçant aussi bien les hommes que la nature. Requérant pour son fonctionnement l'utilisation de matières incompatibles avec la vie – l'uranium voire le plutonium –, ce monstre froid et artificiel suppose, pour son bon fonctionnement, que toute erreur humaine soit bannie ce qui renforce, aux yeux des écologistes, son caractère antinaturel¹⁹. Ainsi, au-delà des arguments mettant en cause les risques inhérents au fonctionnement des centrales ou encore les circonstances dans lesquelles celles-ci sont imposées aux populations, l'opposition des écologistes à l'énergie nucléaire se fonde donc également sur une anthropologie politique de la nature spécifique.

Pourtant, loin d'être uniquement envisagée comme le vecteur d'une artificialisation du monde, de l'imposition d'une forme de domination de l'homme sur la nature, la technique est aussi considérée par les écologistes comme l'instrument possible d'une nouvelle alliance entre ces deux entités.

¹⁷ Danièle Hervieu-Léger, Bertrand Hervieu, *Le retour à la nature, « au fond de la forêt...l'Etat »*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 2005, pp. 110 *sqq.*

¹⁸ [Amis de la Terre], *L'escroquerie nucléaire*, Paris, Stock, 1978, p. 67.

¹⁹ « Déclaration de la Coordination des comités Malville de la région Rhône-Alpes. Courtenay, 21 mai 1977 », in [Collectif d'enquête], *Aujourd'hui Malville, demain la France, op. cit.*, p. 48.

Les termes de « technologie douce »²⁰ ou de « technologie appropriée »²¹ sont ainsi employés pour désigner des procédés et des usages positifs, qu'il s'agisse du recyclage, des modes de déplacement non polluant et surtout de l'énergie solaire. Celle-ci exerce en effet une très forte fascination sur les écologistes français, qu'ils soient des militants particulièrement investis ou de simples sympathisants. A leurs yeux, le solaire n'est pas seulement une source d'énergie ; il s'agit plus fondamentalement d'une médiation possible entre l'homme et la nature susceptible de remettre en cause la tendance à l'artificialisation du monde.

Dans ce domaine, les dispositifs techniques possibles sont très divers et sont souvent combinés. « L'architecture solaire » consiste ainsi à construire et aménager un bâtiment en fonction des données bioclimatiques, en tirant parti au maximum des usages et des matériaux locaux²². Plusieurs militants s'investissent ainsi la construction de leur propre « maison solaire » et notamment Jean-Marc Reiser, dessinateur satirique à *Charlie Hebdo* et à *La Gueule Ouverte*, est un ardent défenseur du recours à cette source d'énergie à laquelle il s'intéresse depuis ses quinze ans²³. Sa maison près de Perpignan est alimentée par six panneaux photovoltaïques permettant de charger des batteries garantissant huit jours d'autonomie à ses occupants. Néanmoins, ce procédé, plus coûteux et plus complexe à mettre en œuvre a moins les faveurs des militants que les « chauffe-eaux solaires », dont l'utilisation est plus souple et l'installation à la portée d'un bon bricoleur²⁴.

L'absence supposée de pollution est un argument récurrent avancé par les militants écologistes pour justifier leur intérêt à l'égard de l'énergie solaire. Face à la crise écologique, au nucléaire et à la société industrielle, le solaire est perçu comme un gage de pureté, de la même manière que les naturistes du XIX^e siècle vantent les vertus thérapeutiques et sanitaires des bains de soleil²⁵. Une maison solaire est alors présentée comme un moyen de renouer un contact direct, biologique sinon organique avec leur environnement comme si leur habitation s'immergeait totalement dans son écosystème au point de n'en être qu'une composante parmi d'autres²⁶. La représentation de l'énergie solaire comme une technique qui rapproche l'homme de la nature au lieu de l'en éloigner explique peut-être pourquoi cette source

²⁰ Jean-Yves Gaillot, « Lettre ouverte au « peuple breton » », *Nature et Vie*, 2^e trimestre 1972, n°10, p. 11.

²¹ Andrew G. Kirk, *Counterculture green. The Whole Earth Catalog and American Environmentalism*, Lawrence, University Press of Kansas, 2007, pp. 144-145.

²² Pierre Audibert, *Les énergies du Soleil*, Paris, Seuil, 1978, pp. 119 *sqq.*

²³ Stéphane Mazurier, *Bête, méchant et hebdomadaire*, *op. cit.*, p. 403.

²⁴ Frédérique de Gravelaine, « Pour devenir un chaud partisan du soleil », *L'Unité*, n°335, 13 avril 1979.

²⁵ Bernard Andrieu, *Bronzage. Une petite histoire du soleil et de la peau*, Paris, CNRS Editions, 2008, pp. 33 *sqq.*

²⁶ Jean-Paul Loubes, « Le soleil récupéré », *La Gueule Ouverte*, n°41, 19 février 1975, p. 4.

d'énergie est de loin préférée à l'éolien dans les pratiques et les discours des écologistes des années soixante-dix.

Dans le domaine de l'énergie, le progrès technique n'est donc pas rejeté au profit du retour à la bougie dans la mesure où il constitue une médiation positive entre l'homme et la nature. Les Amis de la Terre sont particulièrement attachés à cette démarche et insistent sur le fait que l'écologie permet une étude des relations entre les êtres vivants et leurs milieux, des êtres vivants entre eux ; cette compréhension des mécanismes naturels dont l'homme dépend fonde à leurs yeux « l'annonce de la fin d'un système de domination technologique agressive que l'homme croyait pouvoir indéfiniment imposer à son milieu » et participe d'un « mouvement vers une nouvelle manière de vivre en société »²⁷. La science écologique permettrait donc d'établir les critères définissant une technique acceptable car renforçant les liens entre l'homme et la nature au lieu de les distendre.

D'anthropologique, cette grille de lecture des techniques se fait également politique dans la mesure où le solaire est perçu comme une énergie inaliénable, naturellement distribuée et gratuite, donnant à l'individu de s'extraire des échanges marchands et de la domination qui en découle²⁸. Dans cette perspective, se rapprocher de la nature par la technique, loin d'enchaîner l'homme ou de le réduire à sa condition biologique, constituerait au contraire un facteur crucial de libération.

Il serait donc erroné d'envisager la relation des écologistes à la technique comme une condamnation sans équivoque. Si sa place dans une hypothétique société écologique à venir reste débattue, il n'en demeure pas moins que, guidés par une anthropologie politique de la nature spécifique, les écologistes s'efforcent de définir une autre forme de progrès et de relation à la nature qui se distingue de l'impératif modernisateur promu en France depuis la Libération²⁹.

III. Des lois de la nature à l'organisation de la société ?

Dans leur tentative pour définir une anthropologie politique de la nature, les militants écologistes sont régulièrement amenés à s'appuyer sur la science écologique pour caractériser

²⁷ [Amis de la Terre], *L'escroquerie nucléaire*, Paris, Stock, 1978, p. 15.

²⁸ Professeur Mollo-Mollo (ps. de Philippe Lebreton et Roger Bernard), « Oui à la plus grande centrale nucléaire du monde », *La Gueule Ouverte*, n°10, août 1973, p. 30.

²⁹ Christophe Bonneuil et alii, « Introduction. Pour en finir avec les « Trente Glorieuses » », in Céline Pessis, Sezin Topcu, Christophe Bonneuil (dir.), *Une autre histoire des « Trente Glorieuses »*, op. cit., p. 8.

les bonnes et les mauvaises pratiques tout en donnant à leurs positions la légitimité d'une réflexion scientifique. Pourtant, *in fine*, cette démarche n'est sans poser problème car, poussée jusqu'à son terme, elle impliquerait l'existence de lois de la nature susceptibles de définir les règles du vivre-ensemble. Ce faisant, les écologistes transgresseraient les frontières traditionnellement établies entre les univers sociaux et les domaines de la connaissance, qui distinguent notamment les institutions politiques et civiles relevant de la liberté de l'homme et la nature qui serait l'objet des sciences expérimentales³⁰.

Or, si la plupart des militants se réclament de la science écologique pour étayer leurs positions – et ce quelque soit leurs positions par ailleurs – et donner à leur mouvement une légitimité que beaucoup leur dénie, ils ne s'accordent pas sur le statut et l'étendue de cette démarche. L'écologie scientifique permet-elle de mettre au jour des lois incontournables qu'il faudrait suivre intégralement dans l'organisation de la société ? Suggère-t-elle, plus modestement, de bonnes pratiques et des repères à adapter en fonction des situations ?

De fait, certains militants sont tentés de fonder leurs propositions, notamment électorales, sur des arguments directement issus de l'écologie scientifique, considérant qu'elle permettrait de déterminer des lois applicables à l'organisation des sociétés humaines dans les domaines de l'habitat, de la démographie voire à l'organisation du mouvement. Ainsi, pour Philippe Lebreton, l'homme est avant tout un être biologique et il estime donc qu'il est tout à fait possible d'appliquer les lois évolutives de la vie aux questions de sociétés³¹. De même, l'anthropologue Hervé Le Nestour propose au début des années quatre-vingt un système de prise de décision au sein du mouvement reposant sur le consensus et sur la recherche de la plus grande diversité possible, considérant que les lois des écosystèmes ont démontré que cette diversité facilite la résilience des milieux et qu'il doit en être de même des mouvements politiques³². Dans son « Plan pour la Survie », Edward Goldsmith fait de son côté le procès de la modernité individualiste et prône le retour de petites communautés fondées sur la perpétuation de la tradition et le maintien d'un relatif contrôle social dans le respect des lois naturelles³³.

Relativement répandues, ces réflexions et ces parallèles n'en conduisent pas moins certains militants à des conclusions délicates, les assimilant à des idéologies politiques dont la grande

³⁰ Dipesh Chakrabarty, « The Climate of History : Four Theses », *Critical Inquiry*, Winter 2009, n°35, p. 201.

³¹ Philippe Lebreton, *L'excroissance*, *op. cit.*, p. 99.

³² MV. Fonds Les Verts. « Carton MEP-VPE mouvançe politique ». Compte-rendu des assises de Lyon. Matinée du 2 mai 1980 par Dominique Ronzani-Voynet ».

³³ [The Ecologist], *Changer ou disparaître. Plan pour la survie*, Paris, Fayard, 1972, pp. 2 *sqq.*

majorité du mouvement entend se distinguer. Ainsi, sur la question de l'immigration, Philippe Lebreton assume en tant que biologiste l'idée qu'il existe plusieurs races humaines tout en dénonçant l'extrapolation partisane qui a pu en être faite, conduisant l'idée de leur hiérarchisation³⁴. Selon lui, au fil des millénaires, les races auraient évolué dans une dialectique subtile et incessante entre elles et leur milieu pour susciter la meilleure réponse adaptative aux conditions climatiques et nutritives locales.

Sur le plan politique, une telle prise de position est délicate car elle semble se rapprocher des propositions sociobiologiques des réflexions de la Nouvelle Droite alors au zénith de son influence grâce à ses connexions avec le groupe Hersant – qui lance le *Figaro Magazine* en 1978³⁵. Envisageant la société comme un système organique général dans lequel la communauté et l'enracinement occupent une place centrale³⁶, ce courant politique en tire argument pour promouvoir une doctrine antiégalitariste et biologisante hostile à la démocratie et vantant les mérites de la communauté organique³⁷.

Plus généralement, trois difficultés se posent aux écologistes dès lors qu'ils s'essaient à appliquer d'éventuelles lois de l'écologie au vivre-ensemble, cherchant à définir scientifiquement une anthropologie politique de la nature.

D'une part, la plupart des concepts issus de l'écologie scientifiques se prêtent difficilement à une transposition directe – et non pas seulement métaphorique – dans le cadre de la société. Est-il ainsi possible de transformer un groupe social en vertu des lois de la thermodynamique³⁸ ? D'autre part, les militants invoquant l'existence de lois de la nature mises en évidence par l'écologie occultent l'ambiguïté fondamentale de ce concept appliqué à la science dont les résultats et les conclusions peuvent être réfutés par des recherches ultérieures. Dans les années soixante, la science écologique tend par exemple à mettre en avant les idées de coopération et d'interdépendance alors l'idée de sélection naturelle a les faveurs des écologues vingt ans plus tard³⁹. Comment dès lors rendre absolues de telles

³⁴ *Ibid.*, p. 321.

³⁵ Anne-Marie Duranton-Crabol, « La « nouvelle droite » entre printemps et automne (1968-1986), *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°17, janvier-mars 1988, p. 43.

³⁶ Olivier Dard, « La Nouvelle Droite, le libéralisme et la décroissance », in Olivier Dard, Gilles Richard, *Les droites et l'économie en France au XXe siècle*, Paris, Riveneuve, 2011, p. 88.

³⁷ Anne-Marie Duranton-Crabol, « La « nouvelle droite » entre printemps et automne (1968-1986), *op. cit.*, p. 44.

³⁸ Sur ce point, les réflexions des années cinquante autour de la cybernétique sont riches d'enseignement. Cf. Mathieu Tricot, *Le moment cybernétique. La constitution de la notion d'information*, Seyssel, Champ Vallon, 2008, pp. 356 *sqq.*

³⁹ Joel B. Hagen, « Teaching Ecology during the Environmental Age, 1965-1980 », *Environmental History*, 2008/4, n°13, p. 714.

considérations ? Enfin, la conciliation entre l'aspiration à des lois qui s'imposeraient à tous et l'imprégnation libertaire de nombreux écologistes de cette période paraît difficile⁴⁰.

Ainsi, la nature, fondement du militantisme des écologistes, supposée être le creuset d'une transformation de la société s'avère donc délicate à manière, d'où une tendance progressive et en apparence paradoxale à remettre en cause le caractère directement politique de la nature.

IV. En définitive, la nature est-elle politique ?

« Si son entrée [il s'agit de l'écologie] dans le secteur économique-politique faisait un bruit de Mai 68 et si elle recrutait, à l'aide du radicalisme somptueux de l'antinucléaire, ses troupes de choc, il reste que le domaine des petites fleurs et des petits oiseaux retournait au ridicule pincé, dont beaucoup n'auraient voulu le voir sortir. La Nature, curieusement point de départ de la conscience écologique, devient l'accessoire folklorique du moment. L'écologie n'est-elle pas : politique ? ... »⁴¹.

En 1977, alors que la contestation antinucléaire bat son plein, au moment où les écologistes réalisent des scores inattendus aux élections municipales, le doute paraît saisir Asselin, journaliste à *La Gueule Ouverte – Combat non-violent*. Après une dizaine d'année de militantisme, les écologistes ont-ils été en mesure de définir de manière positive une anthropologie politique de la nature ? De fait, malgré des débats fournis et parfois houleux, nature et politique paraissent encore appartenir à des ordres différents.

Les expressions régulièrement utilisées par les militants eux-mêmes pour évoquer la nature témoignent d'un regard parfois condescendant portée sur elle. Les « petites fleurs » et les « petits oiseaux » évoqués par Asselin semblent constituer un lieu commun largement répandu. L'auteur anonyme d'un compte-rendu d'un congrès de Nature et Progrès, investie dans la promotion de l'agriculture biologique, regrette ainsi qu'une partie des membres de l'association s'en tienne à la défense des « petits oiseaux »⁴². De même, Philippe Lebreton, qui commence pourtant sa carrière militante en défendant les oiseaux, considère lui-aussi que les naturalistes doivent prendre conscience de la nécessité de dépasser la défense des « petites fleurs »⁴³.

Il est frappant de constater que l'adjectif « petit » est systématiquement accolé au terme utilisé pour désigner la nature. Se référer aux oiseaux ou aux fleurs serait faire preuve de

⁴⁰ Pierre Samuel, « Mais concrètement, qu'est-ce que proposent Guedj, Meuret et Savard ? », *Bulletin de liaison – Survivre...et Vivre*, n° 14, s.d., non paginé.

⁴¹ Asselin, « L'ami intérieur », *La Gueule ouverte*, n°188, 15 décembre 1977, p. 2.

⁴² « A Nature et Progrès, « politiques » contre « apolitiques », *Action écologique*, n°2, décembre 1975, p. 3.

⁴³ Philippe Lebreton, *L'excroissance*, Paris, Denoël, 1978, p. 184.

sentimentalisme, voire d'une certaine forme de puérité, qui ne s'érigeait pas à un écologiste militant. En définitive, l'approche sentimentale de la nature, reposant sur une forme d'émerveillement devant ses manifestations concrètes, est ravalée par les militants des années soixante-dix à une condition infra-politique, ce qui n'était pas nécessairement le cas au XIX^e siècle⁴⁴.

Ainsi, au-delà de ces seuls éléments de langage, il faut souligner une tendance de la part des écologistes à minorer l'action des militants qui n'assumeraient un positionnement explicitement politique. Au soir d'une réunion d'information sur le projet d'autoroute A 86, où elle s'est rendue dans le but d'interviewer Jean-Claude Delarue (animateur des luttes des usages des transports), Isabelle Cabut (du périodique *La Gueule Ouverte*) constate qu'« il est de bon ton dans nos milieux de mépriser un tantinet, implicitement, tout ce qui se dit consommateur ou usager : on se voudrait tellement marginaux !... au moins dans les idées et dans le discours si on ne peut l'être dans les faits avec la bonne excuse qu'il « faut bien vivre ». Et si nous avons tort ? »⁴⁵. Ainsi, selon la journaliste de *La Gueule Ouverte*, les écologistes appartiendraient, quoi qu'ils en disent, davantage au ciel des idées et au monde du discours qu'à l'action quotidienne et au contact avec la nature.

Aux yeux de nombreux militants écologistes, la nature n'a de place qu'en tant que déclic débouchant sur une politisation de l'action. Evoquant le congrès de Nature et Progrès, le journaliste d'*Action Ecologique* déclare :

« Partie des « petits oiseaux », l'écologie poursuit sa « politisation », c'est-à-dire la double prise de conscience : d'une part que l'homme n'est qu'un élément parmi d'autres dans un complexe naturel ; d'autre part qu'il n'y a pour nous de réussite possible que dans un changement de société »⁴⁶

Dans cet extrait, la nature est évoquée de deux manières très différentes. D'une part, elle est résumée aux « petits oiseaux » autrement dit à la protection de la nature envisagée de la manière la plus prosaïque qui soit. D'autre part, l'expression « complexe naturel », employée ici dans un sens apparemment proche de celui d'écosystème, suggère que la nature n'est politiquement acceptable que dans la mesure où elle est problématisée, théorisée et généralisée par le biais de la science écologique. Ce processus est alors envisagé comme une forme d'arrachement à une perception prosaïque et matérielle de la nature pour accéder à un

⁴⁴ Charles-François Mathis, « De Wordsworth au *National Trust* : la naissance d'une conception sentimentale de l'environnement », *Histoire Economie & Société*, 2009/4, pp. 51 sqq.

⁴⁵ Isabelle, « Les petits pas du réformisme », *La Gueule Ouverte*, n°106, 19 mai 1976, p. 2.

⁴⁶ « A Nature et Progrès, « politiques » contre « apolitiques », *Action écologique*, n°2, décembre 1975, p. 3.

niveau supérieur de compréhension du monde aux conclusions universelles soit par le biais de la science, soit par celui de l'idéologie.

En définitive, il semble que l'écologisme, en tant que démarche de politisation des questions environnementales en vue d'un changement de société, implique le dépassement de la nature. Ainsi, Brice Lalonde rappelle qu'au milieu des années soixante-dix, les Amis de la Terre étaient à la recherche d'un cheval de bataille pour mener une critique globale de la société industrielle. Pendant un temps, ils envisagent de concentrer leurs attaques sur l'automobile car cela leur permettrait de combattre l'ensemble des nuisances de la société moderne – urbanisme, culte de la vitesse, pollutions, exploitation du Tiers-monde pour le pétrole – tout en proposant un projet alternatif de société, reposant sur les transports en commun et la société conviviale⁴⁷. Cette anecdote illustre la volonté de dépasser les enjeux immédiats, de ne pas seulement être en réaction contre un projet d'aménagement ou une source particulière de pollution mais de proposer une alternative globale et cohérente.

L'écrivain Roland de Miller considère que « l'insistance avec laquelle les écologistes soulignent qu'ils remettent en cause non seulement les relations des sociétés avec la nature, mais des hommes entre eux trahit leur honte de s'intéresser à la nature ». Ce jugement définitif ne paraît pas totalement erroné au regard de la position apparemment subordonnée dans laquelle est tenue la nature au sein de la nébuleuse écologiste.

L'écologie scientifique et la crise environnementale sont souvent présentées comme la source de cette prise de conscience mais il s'agit d'une étape qu'il faudrait nécessairement dépasser pour aboutir à une analyse proprement politique. La priorité donnée à l'idée et à la théorie politique va de pair avec la mise en avant de la nécessité d'une prise de conscience, corollaire incontournable du processus de politisation. Ce processus est conçu comme une succession d'étapes nécessaires et inéluctables pour arriver à la société écologique. Dans une certaine mesure, la politisation des questions environnementales confine alors la nature en périphérie du discours des écologistes.

Ainsi, penser politiquement la nature et en définir une nouvelle anthropologie politique apparaissent comme une démarche complexe voire impossible dans la mesure où les écologistes eux-mêmes envisagent ce processus comme une forme de montée en généralité où la nature dans sa matérialité occupe une place seconde.

⁴⁷ Brice Lalonde, *Sur la vague verte*, Paris, Robert Laffont, 1981, p. 190.

Conclusion

On peut estimer, à la suite de Bruno Latour, que les écologistes contribuent à brouiller les frontières artificiellement établies par la modernité entre nature et culture. Chez les militants eux-mêmes, cette transgression pose problème dans la mesure où, si l'on en croit Bruno Latour, elle bouleverserait « l'ordonnement, la hiérarchie et la composition des êtres au sein des sociétés politiques »⁴⁸. Ainsi, après avoir proclamé que la nature est politique, les militants sont confrontés à la difficulté d'en tirer l'ensemble des conséquences pratiques et idéologiques.

En définitive, une anthropologie politique de la nature est-elle possible dans la perspective des écologistes est-elle possible ? Il n'existe pas dans les années soixante-dix de proposition univoque et cohérente allant dans ce sens ; dès lors, il semble opportun d'envisager une anthropologie politique de la nature qui soit constituée de débats successifs qui, par leur existence même, contribuent à la transformation de la société, sans chercher à nier le caractère conflictuel d'un tel processus ni envisager absolument l'établissement d'une nouvelle *doxa* écologiste qui serait aussi artificielle que le mythe de la modernité lui-même.

⁴⁸ Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes, op. cit.* Voir également Bruno Latour, « Pour un dialogue entre science politique et *science studies* », *Revue française de science politique*, 2008/4, vol. 58, p. 657.